

Jean-Paul VICTORY

Contes et nouvelles
d'Algérie

Toulouse 2018

Nuit d'Afrique.

Juanico les avait vus se précipiter sur la porte entr'ouverte que Luis ANGEL son père avait aussitôt tenté de refermer quand il s'aperçut qu'il s'agissait des trois gaillards recouverts de hardes qu'il avait vu rôder dans l'après-midi autour de leur petite épicerie très éloignée du village. C'était trop tard. Luis essaya de leur barrer la route et s'offrit pour protéger son épouse Asunción et ses cinq enfants dont les deux derniers étaient déjà couchés ! Les brigands aux yeux exorbités, bouche ouverte, en guenilles tenaient l'un un couteau de cuisine rouillé, l'autre un bâton et le troisième le plus grand une hachette usagée et mal emmanchée. Ils se ruèrent à l'intérieur et sans prononcer un seul mot, abattirent le père d'un coup de hache sur la tête. Asunción horrifiée, poussant un cri de bête, déposa le bébé Ramoncito, 9 mois, qu'elle tenait dans les bras et se rua sur l'homme qui tenait le couteau et qui s'apprêtait à trancher la gorge de son époux. Mais l'homme barbu et râblé, plus fort, la repoussa d'un coup de pied et pendant qu'elle s'accrochait aux rideaux pour ne pas tomber, l'homme barbu et pas très propre lui porta trois ou quatre coups de couteau dans la poitrine. Asunción le regarda un moment, étonnée, sentit sa forte odeur de chien mouillé et s'effondra pour ne plus bouger. Juanico se souviendrait toujours de cet homme dont la lèpre avait complètement rongé le nez et que pour cette raison ses coreligionnaires appelaient « El Chato ». De la bouche entrouverte d'Asunción coulait un liquide rouge noirâtre sirupeux. Juanico, l'aîné des enfants qui avait à peine 9 ans, eut juste le temps de s'enfuir au fond de la maison. Il ouvrit la porte de la cour, traversa le jardin. Il avait peur et tremblait de tous ses membres. Il avait une grande envie de crier, d'appeler au secours. Mais Juanico savait que personne ne pouvait l'entendre à cette heure. La maison et l'épicerie attenante jouxtaient le grand domaine du Khémis. Mais à cette heure, tous les ouvriers étaient rentrés chez eux. La plupart habitaient loin de leur lieu de travail et c'est à bicyclette que l'enfant avait vu partir les derniers peu avant 19h. Maintenant il faisait nuit noire, une nuit comme seule l'Afrique peut en offrir. Juanico s'avisa de retourner voir de l'extérieur par la fenêtre barreaudée de la cuisine qui n'avait pas de volets. Ce que vit ce pauvre enfant lui donna une forte envie de rendre. Sa petite sœur Teresa, 6 ans, qu'il ne reconnut pas tout de suite, gisait près de sa poupée, la gorge tranchée. Le bébé de 9 mois, Ramoncito, que sa mère tenait dans les bras, avait le crâne éclaté. Un des assassins l'avait soulevé par les pieds et fortement lancé contre le mur de la cuisine. Une tache rouge vif maculait la cloison. Se voyant seul et incapable d'affronter ces trois barbares, Juanico eut envie de se rendre et de subir le sort qui avait été réservé à sa famille. Il ne pouvait pas pleurer et demandait à la Sainte Vierge, celle qu'il priait avec ses frères et sœurs chaque soir en compagnie de leur mère, de l'aider à se cacher. Il pensait aussi à ses deux petites sœurs de 4 et 2 ans que Maman avait couchées dans leur chambre au fond de la maison peu après le dîner. Avaient-elles été réveillées et massacrées elles aussi ? Il avait pensé échapper aux assassins en allant se cacher dans les vignes voisines. Mais les tueurs qui devaient savoir très exactement combien de personnes comptait la famille eurent tôt fait de s'apercevoir qu'il en manquait à l'appel. Ils se séparèrent pour visiter les chambres voisines. En passant devant la cuisine, ils jetèrent un coup d'œil sur la table. Il y avait encore une grosse miché de pain, du gros sel et des oignons blancs avec lesquels on avait accompagné un délicieux ragoût de mouton qui avait parfumé la mesure tout entière. L'un des trois compères souleva le couvercle de la marmite et plongea ses doigts crasseux pour en retirer un morceau de viande qu'il engloutit sans tarder. Les deux autres qui avaient déjà passé la porte de la cuisine revinrent sur leurs pas. Juanico pensa qu'ils l'avaient vu à travers les carreaux. Il se baissa promptement le cœur battant. Lorsqu'il releva légèrement la tête, il les vit tous les trois attablés et se goinfrant à satiété.

Il en profita pour se glisser dans la maison et alla réveiller ses deux sœurs qui ne dormaient pas encore. Le doigt sur la bouche, il leur dit :

- Ne faites pas de bruit et suivez-moi, je vais vous montrer quelque chose ! -

Les deux gamines ne se firent pas prier. Quelle surprise leur réservait le grand frère qu'elles aimaient bien surtout quand il les associait à ses jeux ? Tous trois sortirent de la maison et s'enfoncèrent dans la nuit noire et mystérieuse. Maria qui n'avait que 2 ans suivait sa sœur en lui tenant la main. Ils passèrent sur l'aire à battre, contournèrent les meules de paille et poussèrent jusqu'au grand chariot. Juanico connaissait bien ce chariot qui était la fierté de son père. C'était son unique outil de travail ? Une fois par quinzaine, après y avoir attelé ses quatre mules, le père Luis se rendait à Oran pour approvisionner sa petite épicerie. Juanico savait que sur le côté gauche du chariot se trouvait un immense caisson qui servait à caler le cric et aussi à placer les provisions de bouche et le couchage car le voyage durait une journée à l'aller et une nuit pour le retour ! Il avait souvent accompagné son père et par les nuits froides, ils avaient pu s'enrouler dans des couvertures de grosse laine que des nomades leur avaient rapportées du Sud pour remercier l'épicier de leur faire crédit. Ces hommes ne payaient leur dû qu'à la fin de leur séjour quand ils avaient pu eux-mêmes vendre leurs agneaux. Ils en étaient reconnaissants et Luis se savait estimé d'eux. Il leur faisait totalement confiance. Juanico avait, un jour que son père était occupé à changer une roue du chariot, sculpté au couteau sur la porte du caisson quatre chiffres 1,8 ,9 et 6, son année de naissance, ce qui lui avait valu une sévère réprimande.

Juanico tâtonna le caisson, ses doigts purent lire ces quatre chiffres encore bien présents, et l'ouvrit . Il en sortit le lourd cric en bois à crémaillère qu'il laissa choir et retira les couvertures. Il en enroula ses sœurs et les invita à se glisser tout au fond du caisson.

- Nous allons jouer à cache-cache avec Papa et Maman. Vous restez bien sages dans vos couvertures. Je ne veux pas vous entendre. Je vais aller les chercher. Ne bougez surtout pas ! Après quoi notre petit homme s'enfonça au plus profond d'une meule de paille et attendit, l'oreille aux aguets, guettant le moindre bruit. Un grand moment passa, il entendit alors des voix. C'étaient nos assassins qui juraient en crachant de dépit ! Ils semblaient chercher quelque chose ou quelqu'un quand Juanico qui parlait couramment leur langue les entendit dire

- Il manque le grand ! Il a filé quand on est entrés ! Et aussi les deux petites qui ne vont pas à l'école ! Il faut les trouver sinon on risque d'être découverts. Ils ont tout vu. Le grand surtout ! Juanico osait à peine respirer. Il avait éprouvé une forte envie de pleurer. Il se retint et pensa à ses petites sœurs qui, blotties dans les couvertures, se tiendraient tranquilles pensant que les bruits qu'elles entendaient étaient ceux de leurs parents à leur recherche !

Au bout d'un long moment, tout étant silencieux alentour, il s'enhardit et sortit de sa cachette. Les trois hommes sortaient de la maison éclairée en emportant tout ce qu'ils avaient pu trouver de consommable. L'un d'eux s'écarta et vint dans la direction de la meule de paille. Juanico ne fit qu'un bond pour retrouver son gîte ! Fausse alerte, l'homme toussa, cracha et urina. Juanico tremblait, il avait froid. Il se demandait si ce qu'il avait vu cette nuit était un rêve. Il attendit patiemment que le jour se lève et que les premiers ouvriers arrivent à l'épicerie acheter le tabac, la boîte de sardines et le pain pour la journée.

Aux premières lueurs de l'aube, aux premières palabres familières, il sortit de sa cachette et découvrit ses petites sœurs endormies dans le caisson.

Quelques jours après, les gendarmes accompagnés du Caïd, d'un médecin et du juge étaient sur les lieux avec trois flibustiers hagards, enchaînés, pieds nus et sales. Pendant que les gendarmes questionnaient avec insistance et brutalité les supposés assassins, le médecin à l'aide d'un coton essuyait les pieds poussiéreux de nos trois lascars et du sang séché apparut sur leurs orteils. C'était celui des membres de la famille ANGEL. Les meurtriers ne tardèrent

pas à avouer leurs crimes. Juanico qui les reconnut, surtout « El Chato », le dit aux gendarmes qui inscrivirent sur un gros carnet quelques lignes à la hâte.

Quelque temps après on pouvait lire sur un journal local, dans la rubrique des faits divers :
« Une famille d'épiciers d'origine minorquine sauvagement assassinée. Seuls trois enfants ont survécu : deux petites filles de 2 et 4 ans et leur grand frère Juan âgé de 9 ans qui a fait preuve d'un grand courage et à qui elles doivent la vie sauve. Les assassins : trois gueux misérables et affamés trahis par le sang séché de leurs victimes qu'ils portaient encore à leurs pieds et pour qui la modeste épicerie de la famille Angel représentait l'Eldorado !»



Les trois lascars ; à droite *El Chato*

La clé à griffe

- On peut bien s'appeler Mokhtar et être exemplaire ! - criait très fort M. Valéro à son fils aîné Juanico... Après tout même si cet homme évite de parler aux femmes de la maison et plus particulièrement à Aïcha qu'il semble détester, il m'est très dévoué et je crois qu'il irait même jusqu'à se faire tuer pour moi s'il le fallait!, ajouta-t-il.

C'est vrai que depuis que cet arabe était employé à la ferme, le père n'avait eu qu'à se louer de ses services. Mokhtar était le parfait ouvrier. Jamais un mot plus haut que l'autre, obéissant, travailleur, discret, prenant soin d'être toujours là où on l'attendait et s'assurant en toutes circonstances d'avoir parfaitement rempli sa tâche. Cet ouvrier était très apprécié à la ferme Tamtraya depuis son arrivée en 1953. Même après son travail aux champs, il ne pouvait rester sans rien faire. Il prenait alors un balai et balayait la grande cour de la ferme. Parfois même on l'entendait fredonner quelque litanie dans sa barbe fournie. Après quoi, ayant remis ses outils et fermé toutes les portes il s'assurait que les bêtes aient toutes de quoi boire et manger pour la nuit. L'été surtout, il nous était donné de le voir s'isoler sous le hangar pour faire, à même le sol ou sur un sac de jute prestement étendu, sa prière. Notre brave ouvrier regagnait sa chambre tout au bout de la ferme, près des écuries où il vivait seul dans son gourbi. On ne lui connaissait aucune famille.

Plus notre ouvrier montait dans l'estime de la famille, plus Juanico étouffait de rage et montrait de mépris pour ce moricaud à qui il était comparé en permanence et pas à son avantage.

- Lui au moins sert notre intérêt et se dépense sans compter pour nous être agréable !- répliquait M. Valéro à Juanico qui acceptait mal d'être ainsi traité. La haine que portait le fils de la maison à cet arabe augmentait chaque jour. Il lui semblait même que ce dernier faisait tout pour attiser sa colère.

Un jour, la clé à griffe a disparu ! C'est un outil auquel le père Valéro est très attaché. Il lui arrive souvent d'en graisser la molette ou d'affûter exagérément les griffes pour leur donner davantage de mordant ! Cette clé lui sert à tout faire. Il s'en sert pour resserrer les écrous du tracteur et des charrues, fermer les robinets récalcitrants, changer les bouteilles de gaz et même la nuit on le voit quelquefois traverser la cour déserte l'outil à la main ! On pourrait croire qu'il ne peut s'en passer et dort avec !...

Cette fois l'outil a disparu et bien disparu ! On le cherche en vain de tous côtés. Cette clé n'est plus là : il faut bien en convenir ! Qui a pu s'en emparer ? Qui a pu être assez fou pour la voler ? Aïcha, la bonne, toujours gaie et affriolante, prétend avoir vu deux jours avant le boucher Kader traverser la maison pour rencontrer la *Moul'chia* (la patronne) et tenter de lui vendre un gigot d'agneau qu'il n'avait pas encore abattu. Le facteur Blaha, toujours élégant portant belle moustache, s'était lui aussi, introduit sans frapper, comme d'habitude, jusque dans la cour tout près de l'atelier pour remettre en mains propres, disait-il, le courrier à Madame ou Monsieur Valéro.

Ce dernier ne décolerait pas ! Cette clé à griffe était sa préférée depuis qu'elle lui permettait de faire face à tous les ennuis que peut réserver la vie à la ferme loin de toute civilisation au fin fond de la M'léta !

- Je veux savoir qui a pu se servir de cet outil, le dernier ?

Personne n'osait répondre.

- Et toi, Juanico, n'en as-tu pas eu besoin pour ?... Non bien sûr !...

Le père reprenait de plus belle :

- Qui a vu quelqu'un sortir de la remise dernièrement ?

L'atmosphère était devenue pesante et l'air irrespirable quand on entendit Juanico murmurer avec beaucoup d'hésitation :

- Père, je n'en suis pas très sûr, mais il me semble bien que j'ai vu cet outil bizarrement dans la chambre de Mokhtar....

Son père le foudroya du regard puis se dirigea à grandes enjambées vers le gourbi où logeait l'ouvrier. La chambre était pratiquement vide mais propre et sous une couverture M. Valéro découvrit l'outil.

L'arabe qui se trouvait dans les champs à cette heure fut rappelé dare-dare et après un long monologue du patron fortement courroucé, notre ouvrier fut congédié sur le champ. A la question :

- Qu'as-tu à répondre pour ta défense ?

Mokhtar resta muet. L'affaire était entendue.

En partant, l'ouvrier susurra

- *mectoub*, *Elham d'Oulah* ! (c'est écrit, grâce à Dieu !).

La nuit suivante, on entendit de grands cris dans une chambre, celle de Juanico. Il rêvait à haute voix. Il délirait :

- Ce n'est pas Mokhtar...Ce n'est pas Mokhtar... La clé... Sous la couverture...C'est moi !...je ne veux pas mourir !...Pitié...Pitié ... !

Toute la famille réveillée par les cris était à son chevet. On lui passait sur le visage ruisselant de fièvre un linge propre et sec et on tentait de le calmer. Il ouvrit les yeux et serra très fort les mains de sa mère effrayée.

Complètement réveillé, Juanico avoua étrangement qu'il avait lui-même caché la clé sous une couverture en l'absence de Mokhtar.

Le père, abasourdi par cette confession, tenta de retrouver Mokhtar. Il partit à sa recherche, interrogeant tous ceux qu'il rencontrait sur son chemin.

Il finit par retrouver notre homme au bord de l'oued, le *chèche* défait, le chapelet dans une main, il faisait ses ablutions et sa prière.

- Ah mon cher Mokhtar, mon bon ami, il faut que je te dise...

L'arabe ne semblait pas écouter son ancien maître. S'adressant probablement à son dieu Allah, il laissa tomber ces mots :

- Dieu, tu m'as puni, il faut maintenant payer !

M.Valéro vit alors son ouvrier, pâle comme la mort, fouiller dans sa poche et en retirer un sinistre rasoir avec lequel Mokhtar sans plus réfléchir se trancha la gorge. Il s'affaissa dans une marre de sang bouillonnant qui fit reculer M.Valéro. L'éborgé eut cependant la force de regarder une fois encore son bon maître et de lui souffler :

- Je t'aime beaucoup, *Moul'chi*, (*patron*) et ta famille aussi, mais la clé c'est moi qui l'ai volée. Dieu l'a voulu et ordonné : je ne dois pas servir avec autant de zèle un *Roumi* (*un chrétien*)-

Complètement abattu M. Valero raconta aux gendarmes ce qui s'était passé. A ce moment précis, il comprit que tous les efforts consentis par les siens depuis leur installation en Algérie en 1885, n'avaient servi à rien.

- Quel gâchis ! répétait-il.

Il en était encore à ruminer ce qui s'était passé lorsque Kader le boucher lui demanda s'il voulait bien lui prêter la clé à griffe, ce dernier ayant un vieux billot à remplacer. M.Valéro surpris lui répondit

- Comment sais-tu que je possède cette clé ?-

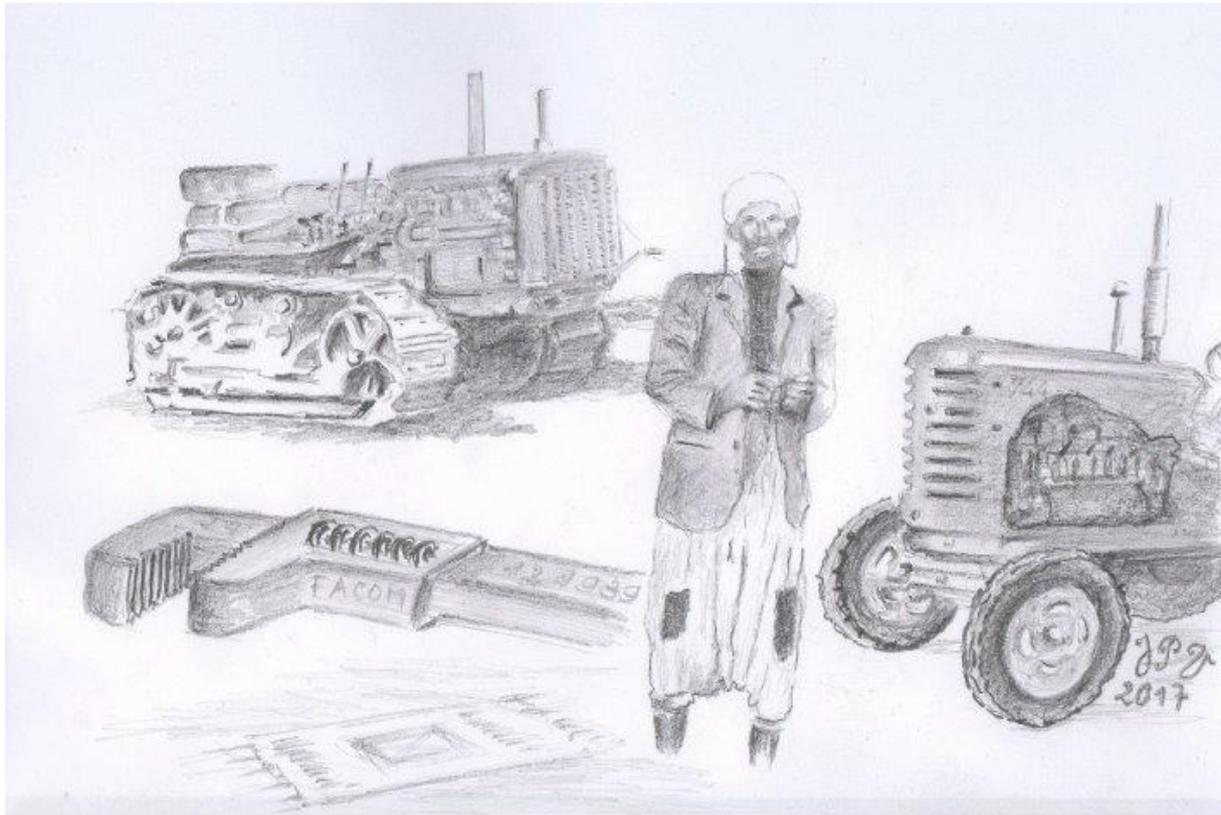
- Ben voyons, l'autre jour j'ai aperçu ta bonne Aicha qui l'enfouissait sous ses jupes ! Elle avait d'ailleurs l'air contrarié que je la surprenne !

M.Valéro s'empressa d'aller trouver Aïcha qui, nullement gênée, avoua que c'était elle qui avait caché la clé chez Mokhtar car il la menaçait de dévoiler ce qu'il savait, l'ayant surprise, quelques jours avant, avec le facteur Blaha, dans une position non équivoque !

Aussi elle s'était juré de le faire renvoyer et la fine mouche avait, semble-t-il, parfaitement réussi.

C'est alors qu'arrivant à pas de velours, le facteur Blaha qui avait tout entendu, s'écria :

- C'est inexact ! *Wallah, (je le jure)* Aïcha n'y est pour rien dans cette affaire. C'est moi qui ai déposé la clé dans le gourbi de Mokhtar ! Effectivement, elle se proposait de le faire elle-même, mais chez nous et tu le sais bien, *Moul'chi (patron)*, les femmes n'ont pas droit au chapitre. Et les hommes dignes de ce nom se doivent de prendre leurs responsabilités et d'assumer les risques en toutes occasions. La preuve, c'est qu'en déposant cette clé, elle m'a mordu un doigt et j'ai saigné. Tu peux vérifier : cette clé porte encore des traces de mon sang ! Le père Valéro retourna machinalement la clé qu'il portait dans la main et l'observa avec une grande attention. Que vit-il ? Nul ne le sait. Silencieux, le vieux Valéro (car il avait soudainement vieilli) sembla se parler un instant à lui-même puis il se dirigea d'un pas lourd vers le puits abandonné et y précipita la clé du malheur.



Mokhtar et la clé à griffe

Amère victoire

- *Quand vient l'aube...* prononça timidement, le grand Bou Marza lançant un regard effrayé en direction des premiers rangs pour s'assurer qu'il commençait bien...

- *Et pourquoi pas* « *Quand Marilyn Monroe frappe à cette porte...* ? répondit sèchement le professeur toujours assis à son bureau et de fort mauvaise humeur comme chaque lundi matin. L'élève à qui il s'adressait était planté sur l'estrade devant le tableau vert immaculé à cette heure de la journée.

- *Bou Marza, donnez-moi une phrase avec une subordonnée circonstancielle de temps.* avait été la question posée.

Notre professeur agrégé de lettres, M. Millet-Lepage, venu de Paris deux ans plus tôt ne semblait pas nous porter une grande tendresse. Pour lui, nous étions tous des enfants gâtés et, qui plus est, des fils de nantis donc de mauvais élèves par définition. Bou Marza faisait partie du lot et, ce jour-là, interrogé dès la première heure de cours, notre camarade eut toutes les peines du monde à terminer sa phrase, se doutant bien qu'il ne tarderait pas à quitter le podium ! Comme chaque fois que l'un des nôtres passait au tableau, c'était toute la classe qui souffrait ! On souffrait pour l'élève infortuné qui avait eu le privilège d'être distingué parmi tous les autres et qui passait un mauvais quart d'heure sur le gril mais aussi pour nous-mêmes car on pressentait que l'épreuve ne s'arrêterait pas avec lui. N'étant pas de taille à résister à l'entreprise destructrice du professeur qui le harcelait méchamment, on savait que notre pauvre Bou Marza remercié, pour ne pas dire congédié, Millet s'en prendrait à quelqu'un d'autre. C'est ce que nous appelions bénéficiaire d'une mauvaise pioche !

Le résultat ne se fit pas attendre :

- *A ta place zéro, imbécile ! Tu nous fais perdre notre temps, retourne chez toi, l'agriculture a besoin de bras !*

Le suivant, bénéficiaire de la mauvaise pioche, fut notre ami Martinez. En entendant prononcer son nom, *Marti* (c'était ainsi qu'on l'appelait entre nous) avait blêmi et tremblé de tout son corps. Derrière ses lunettes épaisses et sombres, la peau du visage grêlée portait encore les traces indélébiles d'une varicelle mal soignée. *Marti* n'était pas du genre à se laisser faire. C'était un baroudeur. Un vrai dur. Là encore nous avions compris que l'interrogation ne durerait pas. Non pas que l'élève ne soit pas capable de se défendre, bien au contraire, mais il y avait une telle incompatibilité de caractère entre l'élève et son maître qu'on pouvait être assuré du résultat. Millet posa sa question (la question qui tue !) et sans attendre jusqu'au bout la réponse, visiblement agacé par *Marti* qui lui récitait dans le texte le Castex et Surer (notre « *Manuel des Etudes Littéraires Françaises* ») qu'il avait appris par cœur, le professeur renvoya à sa place notre camarade :

- *Martinez vous ne faites que répéter bêtement ce que vous avez lu. Savez-vous seulement ce que signifient vos paroles ? C'est du psittacisme ! On ne peut davantage parler pour ne rien dire ! Retournez à votre place. Un zéro que vous n'aurez pas volé !*

Millet allait ajouter encore un mot quand il grimaça affreusement comme s'il venait d'être foudroyé. *Marti*, visiblement soulagé, regagna sa place en maugréant et en traitant le prof de tous les noms qui cette fois ne figuraient pas dans le manuel de français !

A la sortie de l'hiver relativement court, l'Algérie connaît parfois de belles journées ensoleillées et ce jour-là, sans bien savoir pourquoi, M. Millet nous parut très en forme et même tout à fait sympathique. Avant d'entrer en classe, ses élèves rangés par deux, il ne semblait pas pressé de nous faire entrer et nous questionnait avec beaucoup de bienveillance

sur nos dernières vacances... Visiblement il semblait heureux d'apprendre que Turini habitait le petit village de Renan, que Ramdane était originaire de Saint-Maur, que Piazio venait d'Assi-Bou-Nif et Trolla d'Arzew..., que le père de Minotot était pharmacien..., que Nordine avait perdu le sien ..., que celui de Ventanas était cordonnier... Il était curieux aussi de savoir ce que nous souhaiterions faire plus tard comme profession...

C'est ainsi que YSL (Yves Mathieu St Laurent) lui répondit qu'il serait un jour un grand couturier et que son nom apparaîtrait en lettres d'or dans les plus grandes capitales du monde ! Une façon aussi de se venger de l'attitude machiste et peu amicale que lui manifestaient certains camarades qui n'en croyaient pas un mot. Heureux d'avoir autant appris de nous en si peu de temps, Millet donna l'ordre d'entrer ce qui mit fin à l'entretien.

Nous nous installâmes légèrement excités par ce moment délicieux qu'il nous avait été donné de vivre, quand tout à coup, Millet prend son calepin, l'ouvre... et le referme aussitôt ! On pense alors qu'il n'y aura pas ce jour d'interrogation et les visages rayonnent de plaisir. Le professeur, souriant lui aussi, lance un regard circulaire et tente, c'est du moins ce que l'on pense, de retrouver de mémoire tout ce que nous lui avons appris de nous : notre nom, le lieu de résidence de nos parents et la profession que nous envisageons dans l'avenir

Picouli... Beni-Saf... professeur d'éducation physique ? Est-ce exact ?

Mathieu St Laurent... Oran... couturier ?

Barcia... Lourmel... Enseignant ?

Grousli... Mostaganem... Médecin ?

Benjou... Saint-Maur... (je ne sais plus ?)

Minotot... Arzew... Ingénieur

C'est pratiquement un sans faute et nous le félicitons d'avoir pu en si peu de temps mémoriser tous ces noms et les associer correctement. Plus de la moitié de la classe est conquise et aspire à entretenir des rapports plus chaleureux désormais avec M. Millet.

Hélas, le lendemain ou le surlendemain, M. Millet a repris ses mauvaises habitudes. Sitôt entrés, il fouille nerveusement dans son cartable et en retire le maudit calepin.

C'est notre ami *Gepeto*, surnom qui lui a été donné depuis que ..., qui ouvre le feu.

- *Gontrand, pouvez-vous très simplement me situer les «Mémoires d'Outre-Tombe» dans l'œuvre de Chateaubriand ? C'est un ouvrage en grande partie autobiographique. Qu'est-ce qui vous paraît primordial dans cette œuvre et en quoi le style de Chateaubriand diffère-t-il de celui de George Sand dans «Histoire de ma vie», autre ouvrage autobiographique ?*

Nous savons que *Gepeto* est bon élève pour ne pas dire excellent, mais Millet, parce qu'il le sait lui aussi, n'a-t-il pas poussé le bouchon un peu trop loin ?

Notre champion qui a besoin de se concentrer, préfère se donner du temps, aussi nous ne sommes pas étonnés de l'entendre répondre :

- *Vous pouvez répéter la question, s'il vous plaît, Msieu ?*

Millet s'exécute et notre *cador* avec le calme requis va répondre d'une façon admirable à l'ensemble des questions posées. C'est un puits de science ! Nous l'aurions applaudi si cet usage avait eu cours à l'époque, mais notre silence, et plus encore, celui de M. Millet lui montra à quel point il avait bien répondu.

- *C'est bien !* Se contenta de répondre le prof, visiblement satisfait. *Vous pouvez retourner à votre place.*

Pour ce fils de colon, comme pour tous les autres, Millet était une *peau de vache* et même si ses allures d'homme du monde plutôt élégant dans son manteau sombre coupé trois

quarts, sa pipe bien en avant et son crâne parfaitement lisse et rasé à la Tarass Boulba, l'homme, même bardé de diplômes, ne nous plaisait pas du tout. Certes ses confrères et surtout l'administration du lycée (censeur et proviseur en tête) semblaient le porter aux nues mais nous, ses élèves qui le subissions chaque jour, savions que l'habit ne fait pas le moine ! Ses cours d'abord, peu stimulants, il les dictait à partir de photocopiés qu'il tenait bien rangés dans son cartable à serrure argentée. Le personnage ensuite, affable avec ses collègues, les femmes surtout, et fort présomptueux ne laissait personne indifférent. Il avait un faible pour l'actrice américaine Marilyn Monroe et chacun de ses exemples la mettait en scène ! Très délicat dans ses manières, il suçait très souvent de petites pastilles probablement pour rafraîchir son haleine et se donner, pensait-on, une certaine contenance et fière allure...

- *Supposons, dis-je, que Marilyn Monroe ouvre cette porte à l'instant....l'exemple s'accompagnait d'un large sourire gourmand qu'il n'avait même pas la délicatesse de cacher pensant probablement attirer davantage notre juvénile et mâle attention (le lycée Lamoricière d'Oran n'étant pas mixte)...*

A peine entré en classe, il s'asseyait au bureau, rangeait sa pipe, chaussait ses lunettes à grosse monture, et sans même nous adresser le moindre regard, ouvrait son calepin redoutable où se trouvaient alignés dans l'ordre alphabétique les noms des élèves. Il procédait toujours de la même façon, lisant silencieusement de haut en bas la page de son carnet, on pouvait très facilement à la position de son regard deviner lequel d'entre nous avait toutes les chances d'y passer ! Une fois encore, le nom de Raphaël avait été murmuré subtilement par ceux du premier rang avant même que notre illustre professeur eût ouvert la bouche.

Comme l'élève interrogé avait fait une bonne impression dès le départ, le professeur cette fois resta silencieux, il semblait plus ombrageux et plus triste, plus pâle aussi que de coutume et laissa toute initiative à Raphaël, qui non content d'avoir eu le dernier mot, se précipita pour lui venir en aide quand M. Millet manqua trébucher en se levant de son bureau. Aussitôt remis de ses émotions, notre brave se précipita sur sa boîte de pilules, le contraire nous eût étonnés !

A quelque temps de là, le sort désigna Suktan, un fieffé filou très sympathique au demeurant, originaire d'Ain-El-Arba et qui n'avait pas son pareil pour jouer au *pitchac*. Roi incontesté de ce sport largement répandu à l'époque, notre brave Suktan était ce qu'on peut appeler, sans se tromper, un mauvais élève, ce qui ne l'empêchera pas curieusement de devenir plus tard proviseur de lycée dans la région parisienne. Suktan avance donc vers l'estrade à son tour persuadé qu'il n'y restera pas longtemps, il faut croire qu'il se connaissait bien, le bougre ! A la question du professeur :

- *Conjugué-moi l'expression « Je suis un cancre » au futur antérieur de l'indicatif ?*

Surprise ! Suktan, bluffant, contrairement à son habitude ne reste pas muet et sur un ton monotone, mais quelque peu assuré après avoir jeté discrètement un œil sur l'intérieur de sa main, il déclame à notre grand étonnement :

- *J'aurai été un cancre, tu auras été un cancre, il aura été un cancre...nous aurons été...,vous aurez été,... ils auront été un cancre !*

Le professeur le regarde méchamment et lui lance

- *Tu l'as dit toi-même ! Tu n'auras été qu'un cancre ! Retourne à ta place, bipède écervelé, tu auras un zéro comme d'habitude. Au fait ton zéro le veux-tu rond ou ovale ? Tu ne pourras pas dire que tu n'as pas eu le choix !*

Dans l'instant, nous restons éberlués car, même s'il nous faut un certain temps pour vérifier que Suktan ne s'est pas trompé, il est toujours difficile d'affronter Millet qui nous glace d'effroi dès que son regard d'acier se pose sur nous.

Le lendemain, nos deux délégués de classe dûment mandatés auront beau demander poliment au professeur de revoir la note de Suktan qui, apparemment et c'est une chance, ne s'est pas trompé...Que nenni ! Rien n'y fait. On ne discute pas avec son professeur qui n'est pas un marchand de tapis ! Qu'on se le dise !...

C'est donc à partir de ce moment qu'une grogne s'installe dans la classe que le professeur a beaucoup de mal à supporter. Les zéros pleuvent et les heures de colle tombent comme grêle en mars ! La guerre est déclarée.

Un climat malsain règne désormais en classe entre les élèves qui voudraient travailler coûte que coûte et ceux bien plus nombreux qui souhaitent en découdre à tout prix et surtout ne rien faire. Ces derniers pensent arriver à dégoûter le professeur et ainsi peut-être avoir la chance de s'en débarrasser. Alors pourquoi se priver ? C'est à qui fera le plus de bruit ! Comme par hasard les cahiers, les livres et les trousseaux ont du mal à trouver leur place sur les pupitres et dans un bruit répété s'écrasent au pied des tables. Le désordre le plus complet s'installe. Ce bruit infernal et continu ne manque pas d'attirer l'attention du surveillant général, M. Ledur qui malgré sa corpulence grimpe quatre à quatre les escaliers pour venir se placer en embuscade devant notre salle de classe dont la porte est restée malencontreusement ouverte. Aussitôt c'est le silence. M. Millet qui n'a pas pu voir le surveillant général placé où il est, se montre à peine étonné. Le cours redémarre pendant que Ledur s'éloigne non sans avoir jeté un méchant regard à ceux des nôtres qui ont pu l'apercevoir.

Quelques jours plus tard, M. Millet, très pâle semble particulièrement nerveux et c'est de justesse qu'il s'abstient de gifler l'élève qu'il rend responsable de l'affaire ! Il vient de découvrir que toutes ses craies sont mouillées, ce qui bien évidemment l'empêche d'écrire au tableau. S'il avait eu l'odorat plus fin il aurait su que ce n'était pas dans l'eau qu'avaient trempé ses craies !

Nous sommes passés au deuxième stade de *l'intifada* !

La consigne est de venir en classe les poches pleines de projectiles qu'il nous faudra au signal et, dans l'ordre, balancer sur le professeur à son bureau quand il écrit ou au tableau lorsqu'il nous tourne le dos.

Au début, les grosses boulettes qui traînent dans la cour au pied des énormes ficus suffiront. Puis on vit planer des avions de papier fabriqués dans les règles de l'art et à une cadence insoupçonnable... Mais très vite d'autres projectiles plus odorants et plus percutants comme les boules puantes et les quartiers de l'infâme fromage blanc au goût farineux, qu'on nous sert au réfectoire et que plus personne n'ose avaler, remplacent avantageusement nos avions qui bien souvent tourbillonnent longtemps avant d'aller s'écraser un peu partout dans la classe, excepté sur la cible désignée !

Un jour que l'effervescence est à son comble, et où notre brave professeur de lettres fait l'objet d'une bataille en règle, les projectiles de toutes sortes s'abattent sur sa personne. Il est même obligé de se réfugier derrière le tableau qu'il rabat partiellement et où viennent se planter quelques fléchettes ! Heureusement pour notre homme, Ledur veille. Par la porte qui est ouverte comme pour mieux l'attirer, il fait signe à deux élèves de sortir. Le chahut est tel que ces deux camarades sortiront sans que personne ne s'en aperçoive et seront tous deux renvoyés du lycée quelques jours plus tard.

Cet incident fit grand bruit parmi les internes de la classe qui, ne voulant pas subir le sort de leurs deux camarades (l'un exilé au lycée Laperrine de Sidi-bel-Abbès, l'autre au lycée Basset de Mostaganem), mirent une sourdine à leur chahut et M.Millet ne fut pas le dernier à apprécier car, pour la première fois, il pouvait entendre le son de sa propre voix lorsqu'il dictait son cours. Pour montrer son contentement, il retira de son cartable ses pilules et d'un

trait en avala deux ! Reprenant petit à petit cœur à l'ouvrage, le professeur nous adresse alors la parole avec plus d'aménité et je crois même que pour la première fois il se met à nous vouvoyer et à nous appeler par notre nom ! *Dimeneghetti, voulez-vous bien ouvrir la fenêtre je vous prie ? Borda, soyez gentil passez votre manuel à votre voisin Benaziz qui n'a pas cru bon d'apporter le sien aujourd'hui ? Qui voudrait bien rappeler à Monsieur Larosière que la classe n'est pas un ring de boxe ?...Mathieu St Laurent, cessez de dessiner en permanence, vous n'irez pas bien loin !* Grave erreur d'appréciation de la part de M. Millet quand on sait ce que devint notre camarade qui passait effectivement des heures à croquer divinement même sur ses copies de magnifiques mannequins féminins qu'il s'obstinait à revêtir et que nous réclamions entièrement nus ! ... *Elkabbach, de grâce, taisez-vous ! Vous ennuyez votre voisin !* Ce dernier lui aussi ne restera pas inconnu...

S'adressant à la classe, notre brave professeur :

- *Que pensez-vous d'une interrogation écrite la semaine prochaine ?* C'était bien la première fois que l'on nous parlait sur ce ton et que les interrogations écrites étaient programmées et annoncées à l'avance !

Nous nous remîmes à espérer en des temps meilleurs. Comme beaucoup de mes camarades, je repris mes litanies des déclinaisons latines avec un réel engouement allant jusqu'à me passionner pour « *La guerre des Gaules* » et Jules César qui nous paraissait désormais lui aussi plus tendre avec ses ennemis.

Un vendredi matin, grand branle-bas dans tout l'établissement. Le drapeau bleu, blanc, rouge, est hissé tout en haut du mât du lycée. Pas de doute, un inspecteur général est dans nos murs ! M. Morisset, inspecteur général de latin, celui-là même qui avec Georges Thévenot est l'auteur de notre manuel « *Les Lettres Latines* », débarque dans notre classe. Sagement il va prendre place au fond et pendant toute l'heure M. Millet-Lepage est méconnaissable. Contrairement à ses habitudes, il se tient debout souriant, va et vient, nous expliquant dans le détail les finesses de la langue latine, les litotes chères à Tacite, les exceptions chez Pline le Jeune,... Il ne ménage pas ses efforts. Lorsque la sonnerie annonce la fin du cours, il en est presque contrarié et regrette de devoir s'arrêter. L'inspecteur ravi se lève et félicite chaleureusement notre professeur :

- *Je vous félicite, Monsieur Millet-Lepage, je viens d'assister à un cours exceptionnel, on sent que vous prenez beaucoup de plaisir à enseigner et que vos élèves vous admirent.* Puis se tournant vers nous, *Messieurs, vous avez un des meilleurs professeurs de lettres qui soit, ce fut du moins mon meilleur élève à Paris ! Sachez en profiter !*

M. Millet rouge de plaisir lui répondit :

- *Plus que du plaisir M. l'Inspecteur, une grande joie !*

A peine l'inspecteur sorti, Millet titube et sûrement fatigué par les efforts qu'il vient de fournir, s'assoit précipitamment à son bureau. Il cherche dans son cartable quelque chose qu'il ne trouve pas...

« *Exceptionnel* », avait dit l'Inspecteur. Oui ce cours fut exceptionnel car très vite notre admirable professeur reprit ses anciennes habitudes.

Le lendemain, assis à son bureau, il ouvrit son classeur et on put l'entendre encore et toujours dicter son cours : *Grand A , à la ligne alpha.... bêta,.... gamma....* Puis *Grand B,...* et ainsi de suite. Deux heures consécutives d'écriture, de quoi nous plonger à nouveau dans la mélancolie qui nous avait jadis saisis.

Le temps était à l'orage et un rien pouvait déclencher la tempête. L'un des nôtres, Bouzlouf, pris subitement d'une grande envie, demanda à aller aux toilettes. Le professeur, visiblement aussi blanc qu'un linge, lui répondit que les récréations étaient expressément

faites pour et que par conséquent, il lui interdisait de quitter la classe. Bouzlouf dont le visage défait trahissait une crise douloureuse et urgente réitéra sa demande...Notre camarade suppliait qu'on le laissât sortir, mais le professeur resta inflexible. Nous essayâmes de plaider la cause de notre ami en vain.

Se tordant de douleur, l'élève était sur le point de se soulager quand la sonnerie salvatrice retentit !

Tous jurèrent de reprendre les hostilités et de venger notre condisciple. Le sort nous favorisa...Encore que ...

Un certain jour où la grisaille du ciel se conjugua avec notre peu d'appétence pour le cours de latin qui nous attendait, nous eûmes l'agréable surprise de ne pas voir venir Millet après que la sonnerie eut retenti. Nous étions toujours en rang devant la porte de la salle de classe quand apparut le surgé M. Ledur qui nous intima l'ordre d'avancer.

Il s'engouffra à la suite et nous annonça que M. Millet étant malade, nous n'aurions pas cours. Il demanda à l'un des nôtres, Jean-Pierre Tolba, en qui il avait le plus confiance, d'aller occuper le bureau, avec la mission de noter au tableau le nom de ceux dont il aurait à se plaindre ! Comme nous avions une composition de sciences l'heure d'après, nous nous plongeâmes sans retenue dans nos cahiers et notre surveillant du jour n'eut pas l'occasion de noter un seul nom au tableau. Il en profita pour ouvrir le tiroir du bureau de M. Millet et découvrit avec un grand intérêt un dossier contenant divers papiers qu'il s'empressa de nous montrer : une poignée de bulletins de colle vierges, un ticket de théâtre, deux ou trois photos de Marilyn, l'une en petite tenue, une autre qui montrait la star rabaissant pudiquement de ses deux mains sa robe qu'un vent fripon soulevait,...une ordonnance médicale illisible, et une carte postale déjà ancienne adressée à Monsieur Jules Millet-Lesage, professeur au lycée Lamoricière d'Oran (Algérie) par un certain Jean d'O.....(illisible) et sur laquelle on pouvait lire :

Paris le 25 octobre 1950

Cher Jules,

Qu'est-ce qui t'a pris de quitter soudainement tes chers amis pour aller t'expatrier au bout du monde ! Oran, la radieuse ! Les filles y sont belles à ce qu'il paraît mais la ville est d'une laideur exécration au point d'avoir fait fuir notre ami Albert Camus au bout d'un an !

Reviens-nous très vite, tu nous manques beaucoup. Notre ami E.D. est toujours interne à la Salpêtrière, il te recommande de suivre rigoureusement ses prescriptions.

Animus imperat corpori. Ægroto dum anima est, spes est !

Vale !

Autant dire que nous restâmes stoïques devant ces reliques jugées inintéressantes et qu'on s'empressa de remettre en place. La composition de sciences qui nous attendait nous paraissait une affaire plus urgente et autrement plus gratifiante ! Seul le fort en version latine, notre ami Gepeto s'essaya à déchiffrer la fin du message et on l'entendit après un court temps de réflexion annoncer « *Le mental domine le corps...Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir !... Porte-toi bien !* »

Ce qui pour nous n'eut aucun effet et ne provoqua aucun commentaire.

A quelque temps de là, l'un des nôtres nous apprit que son oncle avait fait la guerre comme artilleur en Italie et qu'il avait eu comme officier (lieutenant à galon plein) un certain Millet-Lepage qui avait fait probablement carrière par la suite dans l'Education Nationale. Renseignements pris, c'était bien notre professeur. L'ennui était que l'oncle de cet élève qui était alors sergent, chef de pièce sous les ordres du lieutenant Millet, lui avait certifié que son professeur était un pleutre et avait singulièrement manqué de courage pendant l'assaut donné au Mont Faron où lui-même avait du suppléer son supérieur misérablement absent pendant le combat et planqué honteusement, mort de fièvre, sous une bâche à plusieurs reprises pendant les bombardements de l'ennemi. Cet oncle ajoutait que lorsque l'armée victorieuse pénétra dans Marseille, Millet se remit de ses émotions, rajusta sa tenue, bomba le torse, enfila son képi d'officier et pistolet à la main menaça ses subordonnés de leur brûler la cervelle s'ils refusaient d'obéir ! Ces derniers ne souhaitaient pas défilier devant la population marseillaise en liesse mais plutôt se reposer des efforts fournis la veille. L'oncle était persuadé que Millet aurait tiré, il en avait le droit, si ses hommes n'avaient pas fini par lui obéir. Cet oncle, ancien sergent, instituteur dans le civil, avait même accepté d'écrire et de signer son témoignage. Fort de cette trouvaille, notre ami se confia à des proches et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre dans tout le lycée et, bien sûr, une main indélicate glissa furtivement dans le cartable du professeur le témoignage en question. Nous tenions notre vengeance !...

Les jours qui suivirent, on observa avec une extrême attention notre professeur qui ne laissait rien paraître. On avait fini par croire qu'il n'avait pas lu le papier glissé dans son cartable ou que le témoignage n'était pas fondé.

Profitant d'un passage de la bataille de Pharsale, Millet nous explique que, dans ces combats qui ressemblaient beaucoup à ceux que l'armée d'Afrique avait connus en Italie pour repousser les « Germains »..., le hasard pouvait avoir un grand rôle et que ce qui paraissait évident aujourd'hui pouvait ne pas l'avoir été sous le feu ...

Nous restons muets.

Un autre jour, profitant d'un texte de Genevoix sur la guerre des tranchées et nos vaillants poilus, la conversation glisse petit à petit sur la deuxième guerre mondiale où la France bien affaiblie est sauvée par l'Armée d'Afrique qui débarque en Provence, boute les « Boches » hors du pays varois, délivre Marseille et remonte la vallée du Rhône pour libérer Strasbourg..... Millet nous dit alors :

- *Mais vous devez certainement avoir des parents ou oncles qui ont fait cette guerre ? De véritables héros ? Parmi eux, des musulmans français. J'en suis témoin...C'était très dur pour nous parfois. On manquait de tout et l'ennemi implacable nous attendait bien terré dans ses blockhaus. C'était dur, très dur...mes enfants...de marcher à découvert face à la mitraille ! ...*

La plupart d'entre nous n'en savaient rien et se contentèrent de lever les épaules. Mais nous avons tous compris que ces questions n'étaient pas anodines et qu'elles pouvaient être une réponse à notre enquête. Nous avons tout de même remarqué qu'il nous avait, pour la première, fois appelés *mes enfants* !

Par la suite, notre brave Millet semblait très souvent absent sinon physiquement du moins mentalement. Le regard lointain, il semblait préoccupé au point d'oublier un jour sa pipe et ses pilules sur le bureau. L'un des nôtres s'empressa de les lui rapporter. La paix semblait revenue. Nous étions désormais rarement interrogés et toujours traités avec bienveillance. On en venait presque à regretter notre geste et espérions que le billet n'avait pas atteint son but.

Le temps passa, et après les vacances de Pâques, on eut la surprise de voir dans la classe de M. Millet-Lepage, un nouveau professeur, M. Courlis, qui nous apprit que son prédécesseur avait été retrouvé pendu dans sa maison.

Stupéfaits, nous lui demandâmes s'il en connaissait la raison et ce dernier nous répondit :

- *Oui bien sûr, il a laissé un billet dans son cartable que M. le surveillant général Ledur vient de me remettre à votre intention.*

Le professeur lut :

Oran, le 7 avril 1952

Je souffre depuis longtemps d'une maladie incurable qui me tue chaque jour davantage... Mes remèdes opiacés ont contenu un temps ces douleurs insupportables mais... seul et malade, je souffre trop, je n'en peux plus, la douleur est trop forte...Il faut en finir.

Je demande pardon à tous ceux que j'ai pu offenser ou humilier et plus particulièrement à mes élèves que je n'ai pas su aimer comme je l'aurais voulu...

Jules Millet-Lepage

Les perdrix et le chacal

Quand vient l'aube et que l'Atlas Tellien découvre majestueusement
Son imposante stature, le monde des créatures qu'il abrite en ses flancs
Prend subitement vie et s'anime joyeusement comme un premier matin
Plein de promesses mais aussi de dangers et gare à celui qui oublierait son prochain !

Deux perdrix rouges s'en allaient picorant de ci de là
Entre les lentisques et les genêts au pied des monts du Tessala.
Elles pensaient que ce pays avait été de tous temps le leur
Pour avoir entendu leurs propres parents qui le tenaient des leurs
Et ainsi de suite jusqu'à la cinquième génération...
Elles cacabaient en toute quiétude de la moisson à venir,
Des perdreaux leurs enfants, des chiens errants et des dénicheurs
Toujours plus nombreux, des difficultés à échapper au renard
Et aux plombs que leur envoyaient généreusement
Les fermiers des alentours en toutes saisons.
Sur leur compère le chacal qu'ici on appelle *dib*
Nos gallinacés se montraient plus réservés
Bien que trouvant les manières du quadrupède
Grossières et rustres et pour tout dire barbares et peu civilisées.
Pas très commode l'animal, et pas très franc du collier,
On ne pouvait en aucun cas lui faire confiance.
S'aplatir le coquin savait jusques aux portes du poulailler,
Saisir la bonne poularde et déguerpir dès son larcin accompli
Sous la barbe du fermier par tant d'audace horrifié.
Le croquant en leur absence s'était même permis
De leur gober quelques œufs de la dernière couvée !
Dames bartavelles au beau plumage maillé
Avaient su calmer les ardeurs de goupil
Et lui tenir un langage assez fort pour qu'il se tînt
A distance raisonnable et ne leur volât point dans les plumes.
Et très souvent pour lui montrer qu'elles étaient charitables,
Nos jolies perdrix près d'un levreau trop tôt sorti du terrier
Ou d'un petit rat, à peine sevré, parfois même une sœur désailée
Allaient se poser en compagnie agitant bruyamment leurs ailes
Pour bien attirer vers ces proies faciles leur compère en quête de nourriture
Ce gougeât n'avait pas remarqué non plus
Que les perdrix volant bien au-dessus du sol
Pouvaient l'avertir des dangers qui ne manquaient pas
De se présenter à lui dans cette région.
Il le savait bien le bougre !
Il lui suffisait de voir dans quelle direction
La compagnie prenait son envol
Pour en déduire très vite d'où arrivaient les chasseurs
Toujours prêts à faire feu sur ce maudit chacal !
Pourtant le quadrupède qui manquait totalement de bonnes manières

Et de reconnaissance ne remerciait jamais.
Ce voleur de poules sentait fort la charogne
Et plus souvent marri, il errait au ras du sol,
La langue pendante et le ventre creux.
Il faisait parfois peine à voir et c'est souvent
Qu'il lui arrivait de jeûner plus qu'à son tour !

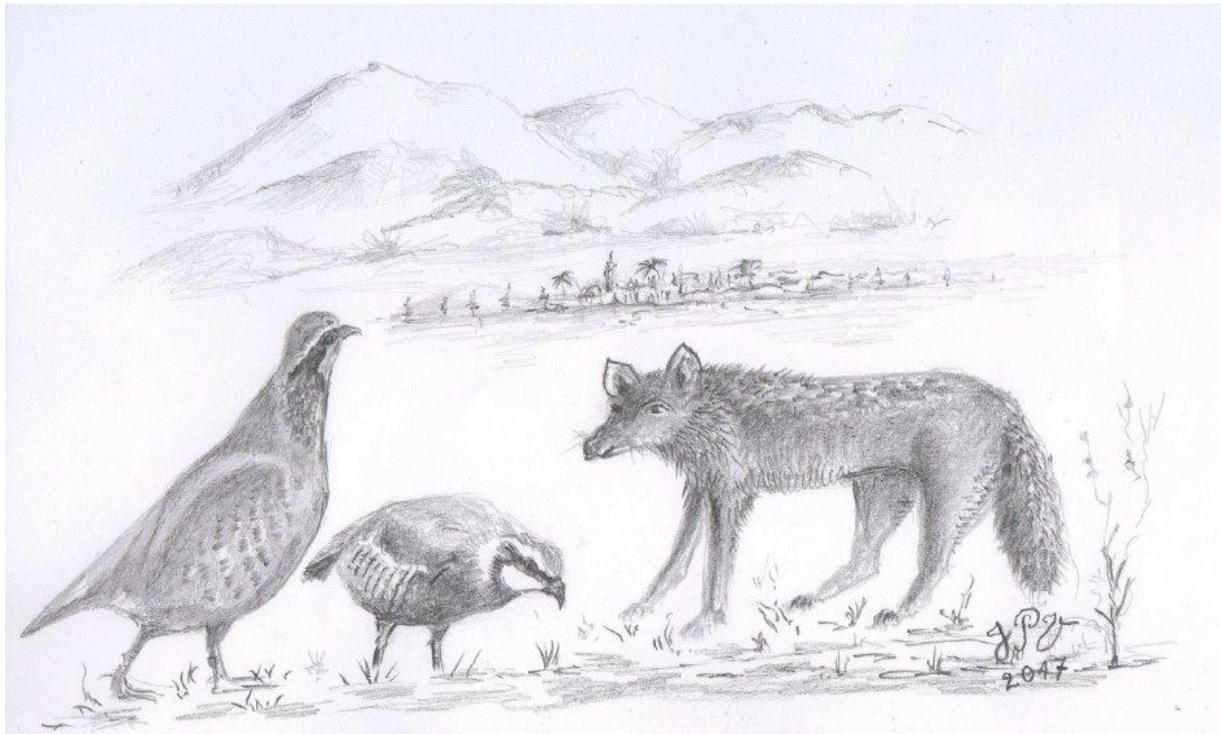
C'est dans ces moments-là qu'il se léchait les babines
En pensant à ces gelinottes bien dodues et tendres à souhait

Un jour, ne tenant plus il s'approcha des deux perdrix
Et leur conta une vieille histoire qu'il avait entendue jadis
Où il était question d'un vent rageur et vengeur venu d'Orient
Emportant et renversant tout sur son passage.
Parole d'Évangile qui promet aux misérables la fortune
Et aux riches les damnations de l'enfer... Air bien connu !
Pas de doute le malheureux chacal prit cet oracle très au sérieux.
Il se voyait déjà devenu riche et puissant ne manquant de rien
Pendant que nos deux gallinacés, juste retour des choses,
Connaîtraient la misère et la souffrance et pourquoi pas l'exil...
Il serait alors débarrassé de ces parasites dont il enviait
Depuis toujours les horribles privilèges et la bonne santé.

Quelque temps après, il fallut bien se rendre à l'évidence.
Un terrible sirocco emporta tout sur son passage détruisant
Les fermes et les poulaillers, la chaleur extrême mit le feu
Aux récoltes et nos pauvres perdrix qui ne trouvaient plus
Le moindre vermisseau, le moindre grain de blé,
La moindre goutte d'eau, eurent le choix entre mourir sur place
Ou s'envoler pour des horizons plus prometteurs.
Le chacal trop heureux de prendre sa revanche et de
Rester seul maître chez lui ne se fit pas prier pour
Aider le vent du Sud à chasser les perdrix.
Et pour en remercier son Dieu grand, bon et tout puissant,
Il passait le plus clair de son temps à prier.
Pendant plusieurs années, notre brave chacal mangea à sa faim
Et des poulaillers abandonnés il vida les pondoirs
Et croqua les jeunes nichées.
Quand il vint à manquer de chair fraîche,
Peu regardant de nature, le chacal
Dévora les charognes qui un peu partout
Ventre à l'air, pourrissaient au soleil.
Quand les charognes vinrent à manquer,
Il se contenta d'engloutir les petits escargots blancs
Que portent les herbes sèches à leurs extrémités et
De loin en loin, un serpent, une sauterelle ou un hérisson
Constituaient l'essentiel de son unique repas.
Très astucieux *el dib* savait comment s'y prendre
Pour tromper le hérisson qui se mettait en boule pour sa défense.
Du bout de sa patte le rusé chacal poussait sa proie jusqu'à une flaque d'eau

Et là, le hérisson, craignant de mourir noyé, quittait aussitôt son camp retranché
Pour offrir alors sa gorge découverte et sans défense à son assassin !
La disette sévissant, les mouches ne lui laissant que peu de répit,
Notre charognard maigrissait à vue d'œil, son poil ne tarda pas à ternir et il perdit son épaisse
Chabraque à laquelle il tenait tant ! Les hommes purent alors facilement lui tendre des pièges
Vu que les perdrix n'étaient plus là pour l'en protéger en donnant l'alerte.
Sa patte avant droite en lambeaux lui faisait horriblement mal
Et qui sait si la gangrène ne s'y était pas déjà mise ?
Pauvre chacal, fiévreux, loqueteux et abandonné de tous !
Il se prit à penser aux jours heureux où il partageait le territoire avec ses amies les perdrix.
Où étaient-elles maintenant ? se demandait-il.
Il finissait presque par les regretter...

- Et le soir au coin du bois, il pousse des cris lugubres
Qu'on peut encore entendre si on tend bien l'oreille en direction du pays perdu,
Vous diront nos deux perdrix, une larme au fond des yeux.



Les perdrix et le chacal au pied du Tessala

Table des matières

Nuit d'Afrique	3
La clé à griffe	6
Amère victoire	9
Les perdrix et le chacal	17